

Philip Ford, *De Troie à Ithaque. Réception des épopées homériques à la Renaissance*, Genève, Droz, 2007 (Travaux d'Humanisme et Renaissance n°436): X+414 pages.

[ISBN 978-2-600-01212-6]

Compte rendu par Christiane Deloince-Louette, RARE.

Depuis les travaux de Noémi Hepp (1961, 1968) qui privilégiait cependant l'Homère du XVII<sup>e</sup> siècle, le poète grec n'avait pas été honoré d'une étude systématique à la Renaissance. L'ouvrage de Philip Ford comble heureusement cette lacune en prenant pour objet d'étude la réception d'Homère de l'*editio princeps* (Venise, 1488) à la première traduction intégrale de l'*Odyssée* en français par Salomon Certon (1604). Son projet, affirmé dès les premières pages, s'intéresse essentiellement à l'interprétation du texte homérique, en particulier à la fortune de la tradition allégorique, directement empruntée à l'Antiquité (Héraclite le Rhéteur, Porphyre, Proclus).

La première partie (chapitres I à III) propose ainsi un état des lieux exhaustif – en témoigne la très riche bibliographie – des éditions, traductions et commentaires des deux épopées homériques en Europe durant cette période. Si c'est à l'Italie que revient d'abord l'honneur d'éditer le texte d'Homère, et de le traduire (la traduction latine en prose de Laurent Valla est rééditée jusqu'en 1541, celle d'Andreas Divus, *ad verbum*, publiée en 1537, sert de base aux traductions suivantes jusqu'à la fin du siècle), ce sont les humanistes allemands, Wolmar, Camerarius, Hartung, qui, dans leurs commentaires, d'abord destinés aux étudiants, nourrissent la réflexion tant sur le texte et sa lettre que sur son interprétation. À partir des années 1540, c'est la Suisse (Bâle et Genève) qui devient le bastion des éditions homériques : après l'*Iliade* de Jean Crespin (1559), Henri Estienne, stimulé par l'édition complète du commentaire d'Eustathe, donne en 1566 une première édition scientifique, basée sur 18 éditions d'Homère et le manuscrit depuis nommé *Genevensis 44*, constamment reprise jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est encore à Bâle qu'en 1583 Jean de Sponde fera paraître son édition commentée des deux épopées. Partout en Europe désormais, le texte des épopées est disponible dans une grande variété de formats (il faut noter le grand nombre d'éditions de chants séparés), et l'étude d'Homère s'enracine dans les programmes des universités et des collèges.

La deuxième partie de l'ouvrage (chapitres IV à VI) se consacre à l'interprétation d'Homère et, en particulier, à l'accueil réservé à la lecture allégorique des épopées. Chaque chapitre est placé sous le patronage d'un grand lecteur d'Homère, Budé, Dorat, Scaliger, dont les commentaires ont durablement orienté à la fois l'interprétation des poèmes homériques et la présence des personnages et mythes homériques dans les œuvres de langue vulgaire. Car l'enjeu de cette deuxième partie est bien de montrer qu'Homère et ses personnages sont devenus des références incontournables. Si la génération de Budé est encore dominée par des préoccupations philologiques et lexicologiques – il faut comprendre le sens littéral – on relève, sous l'influence de la *Vie et l'œuvre d'Homère* du Pseudo-Plutarque, les débuts d'une interprétation morale des mythes homériques (le *moly* offert par Hermès à Ulysse est ainsi le symbole de la discipline philosophique face aux dangers du monde que représente Circé). La génération suivante, celle de la Pléiade, est, elle, marquée par l'enseignement de Jean Dorat pour qui Homère, divinement inspiré, a reçu en partage certaines révélations qui en font un précurseur du christianisme. C'est aussi le moment où apparaît plus nettement un intérêt poétique et rhétorique pour les poèmes homériques. Pour Du Bellay, l'*Iliade* est "admirable" et Ronsard déclare avoir "patronné" sa *Françiadie* "plutôt sur la naïve facilité d'Homère que sur la curieuse diligence de Virgile." C'est enfin l'époque des premières traductions d'Homère en français, à partir du grec, dit Hugues Salel qui, encouragé par François I<sup>er</sup>, publie en 1545 les *Dix premiers livres de l'Iliade* en décasyllabes français. Mais le style homérique, en particulier les fameuses épithètes, pose toujours problème aux traducteurs (Salel, Jamyn, Peletier). Cette période glorieuse pour le poète grec va cependant s'assombrir sous les

coups de Jules-César Scaliger dont les *Poetices libri septem* privilégient le modèle virgilien. Les poèmes homériques sont condamnés pour leurs invraisemblances, leurs trop longs discours, leur style et même les interprétations allégoriques auxquelles ils ont donné lieu. Mais leur présence fréquente dans les ouvrages parémiologiques du temps prouvent désormais leur notoriété. Source de toute philosophie, voire de toute connaissance, le texte homérique est devenu un réservoir d'images et de sentences, un recueil d'attitudes exemplaires propre à instruire les rois et les princes. L'interprétation allégorique jette ses derniers feux avec le *Balet comique* dansé aux noces du duc de Joyeuse (1581) dont l'argument se déploie autour de la figure de Circé, capable de charmer jusqu'à Mercure et que seuls Minerve et le roi des Français peuvent maîtriser !

Avec une érudition précise et le souci toujours rigoureux de saisir les textes au plus près, en particulier par la comparaison des traductions et commentaires de deux épisodes célèbres, l'union de Zeus et d'Héra au sommet de l'Ida (*Iliade*, XIV) et la description de l'ancre des nymphes (*Odyssée*, XIII), Philip Ford nous montre ainsi l'évolution de la réception des deux épopées homériques, de l'attention philologique à l'usage parémiologique, en passant par le succès de la lecture allégorique. Par quelques pages fort instructives sur l'utilisation des personnages et scènes homériques dans les arts plastiques, il souligne aussi que l'intérêt porté par la Renaissance française au premier poète n'est pas seulement le fait de lettrés : contre un Virgile devenu le porte-drapeau de l'Italie, le nationalisme français se réclame d'un double héritage homérique, celui de la filiation dynastique (Francus est dit fils d'Hector) et celui du modèle royal, dans le contexte d'une monarchie qui s'affirmera bientôt absolue. Henri Estienne, rattachant la langue française au grec plutôt qu'au latin dans son *Traicté de la Conformité du langage François avec le grec* (1565) lui avait déjà apporté sa caution.

Christiane Deloince-Louette  
Stendhal-Grenoble III